

Azouz Begag

# LA VOIX DE SON MAÎTRE



LA JOIE DE LIRE

ENCORAGE

LA VOIX DE SON MAÎTRE

Azouz Begag

# LA VOIX DE SON MAÎTRE

À mon père,  
s'il se souvient encore de moi.

## PREMIÈRE PARTIE

Ma mère me raconta un jour que la sage-femme qui l'avait aidée à accoucher, intriguée par ma façon de gigoter à la sortie, avait décelé en moi un bébé de type «baroudeur» qui aurait du mal à tenir en place. Elle avait l'habitude de ce genre de spécimen. «Il va vous en faire voir!», avait-elle avisé mon père, en me livrant à lui par les pieds, comme un poulet.

Le pauvre avait été refroidi par ce mot, «baroudeur», tiré de baroud. Il augurait une cohabitation houleuse avec le dernier-né de la smala. Alors, à la façon d'un indien Sioux, il avait fermé les yeux et fredonné une chanson, en tambourinant sur sa boîte de tabac à priser, pour la graver dans ma tête :

*Hé petit, si tu crois que la France  
c'est pas le paradis,  
tu vas la quitter et partir divaguer  
vers un ailleurs bien éphémère.  
Alors sois averti!  
À coup sûr, tu ne gagneras pas un radis,  
tu t'épuieras dans l'errance  
et rentreras au pays,  
comme tous ceux qui, avant toi, sont partis...*

Il redoutait de m'avoir transmis le virus de l'exil.

Plus tard, quand je fus en âge de raisonner, il me convoqua sur ses genoux, ouvrit sa main et me conta la vie de chaque doigt, insistant sur l'auriculaire, le plus petit, aussi indispensable que le pouce, avant de poser une question :

— À ton avis, pourquoi Dieu a-t-Il conçu la main de cette façon ?

— Pour frapper les enfants !

— Non, ne dis pas de sottises...

— Pour compter les sous ?

— Non plus.

— Alors, je donne ma langue au chat.

— C'est pour que l'homme reste à la place qui lui a été assignée. Vois : moi, je suis l'auriculaire, je ne rivalise pas avec le pouce, tu comprends ?

— Non.

— Et bien, tant pis ! Tu comprendras plus tard.

— Dis-moi alors pourquoi tu as quitté ton pays pour venir en France !

— C'est une longue histoire... trop longue...

— Je veux la connaître...

— Tu n'as qu'à écouter ton petit doigt et il te le dira...

Suivant son conseil, je le mis près de mon oreille pour entendre. En vain. Ensuite, en parcourant sa main ouverte dans la mienne, je cherchais naïvement ma place :

— Mais moi je suis où dans tout ça ?

Il pointa son index derrière moi :

— Là-bas !

Je me suis retourné pour voir où j'étais. Il n'y avait rien, sauf mon cartable posé sur la table qui m'attendait avec mes devoirs du jour. Mon père m'endormait avec ses sornettes pour me détourner de la vérité. La cohabitation commençait mal. Quand je disais blanc, il disait noir. Et vice versa.

Au cours des années qui suivirent, mes contrariétés de baroudeur ne cessèrent jamais. Mon père ne ratait aucune occasion de me provoquer, mais celle qui me fit le plus mal fut celle qui touchait l'Amérique. Ce pays m'était devenu un rêve passionné, grâce aux bandes dessinées que j'avalais. Je voulais y aller le plus vite possible. Pourtant, mon père décida un jour qu'il était hostile, parce qu'il avait soutenu Israël durant la Guerre des Six-Jours. Fan de Radio-le-Caire, il se prenait pour un Égyptien, cousin du Président Jamel Abdel Nasser. Il avait été personnellement humilié par la défaite des Arabes dans ces bouts de désert, comme si le Sinäi et le Golan lui appartenaient.

Il m'avait obligé à jurer sur la vie de mes ancêtres que je n'irais jamais en Amérique, sous peine de faire de mes rêves des territoires occupés.

— Mais pourquoi, papa ? avais-je protesté.

— Tu vas devenir juif !

J'avais dix ans. Il m'avait fait jurer sur le Coran et mes ancêtres, alors que j'ignorais le mot «juif» et que je n'avais jamais connu le moindre ancêtre, ni jamais entendu parler d'eux ou vu une photo. Tout ce que je savais, c'était que dans le quartier où nous habitions, il allait tous les samedis acheter la viande chez le boucher «juif», parce qu'elle était plus garantie hallal que chez l'Arabe.

Une autre raison plus grave lui faisait haïr l'Amérique : la télévision. Et là, ce fut toute une histoire, une autre guerre, celle de notre famille qui dura beaucoup plus que six jours...



Télévision: le mot faisait fantasmer les enfants du gourbi où nous habitions. Avec ses deux parties, *télé* et *vision*, il ne ressemblait à aucun autre connu. Il évoquait un plaisir qui vient à soi sans qu'on ait à bouger, une invention taillée pour mon imagination. Le jour où je la vis face à moi chez notre voisin, mes yeux prirent un tour de taille supplémentaire. Le monde m'apparut en trois dimensions. Je devins un *téléspectateur*.

Tout était magique autour d'elle. Son antenne télescopique captait des ondes en provenance de lointaines galaxies. «Interdiction absolue de poser vos sales pattes dessus!» avait averti M'sieur Simon. Parfois, quand les images se brouillaient, il nous ordonnait de cesser de respirer, «Silence les mouches!», avant de murmurer des mots doux à la machine en caressant ses flancs pour trouver les bonnes vibrations. Je suivais, fasciné, les tentacules d'acier se déployer dans l'espace pour aller rechercher les personnages disparus. Quand elle les avait ramenés, la fête recommençait. Les visages des enfants se lissaient. On applaudissait notre grand manitou, M'sieur Simon. «Silence les mouches, j'ai dit!»

Je me souviens encore très bien de cette boîte noire. Elle est là devant mes yeux, flanquée dans un angle de la cabane, à même le sol, avec moi devant, aplati, pieds repliés sur les fesses, parmi les gamins... Elle était alimentée par une

batterie de camion Berliet qui m'envoûtait. Nabil prétendait qu'elle servait de loge aux acteurs qui, avant le début du film, s'habillaient, se maquillaient, puis rampaient à l'intérieur des deux câbles pour arriver dans le *tube catholique*. En entendant ça, les boutons de mon imagination s'étaient dégrafés par ricochet. Bon sang, comment des hommes pouvaient-ils se transformer en fluide et glisser dans des câbles pour apparaître à l'écran? Mes yeux en redemandaient le lendemain. J'étais le gamin le plus vivant du monde. Le plus curieux aussi. Aucun secret ne devait m'échapper. J'inscrivais mes nouvelles connaissances sur mon carnet de notes. Un jour, elles me serviraient. Je voulais rencontrer le génie qui avait inventé la télévision, ce chasseur qui traquait les particules invisibles pour les domestiquer en équations.

Une fois, j'avais demandé à M'sieur Simon :

— *Cékika* inventé la télé?

Il avait gardé un temps la réponse sous la langue avant de la livrer.

— Albert Einstein!

Après quoi il avait lancé aux enfants qu'il appréciait de trouver quelqu'un de curieux dans le gourbi.

— Mais notre maître d'école nous a dit que la curiosité est un vilain défaut, avait plaidé un petit malin.

— Et bien, c'est un couillon. Pire que toi. Et tu ferais mieux d'essuyer ta morve au lieu de colporter des couillonnades! lui avait expédié M'sieur Simon avant de se tourner vers moi affectueusement.

— Viens, approche, toi. Tu as mérité quelque chose.

Essuyant mon nez avec ma manche, j'étais allé, main tendue, recevoir la récompense, les yeux fermés, comme il me l'avait recommandé, quand soudain, il me tira sauvagement l'oreille :

— Gros couillon, on ne dit pas *cékika* inventé !

Je pleurais de douleur :

— Aïe, pardon, j'ai pas fait exprès... *ouallah* j'ai pas...

— Arrête ! On dit pas *ouallah*, non plus ! Chez moi, on cause le français, pas l'*arbi* ! Cent fois, déjà, je te l'ai dit.

Il avait libéré mon oreille seulement quand la grammaire me fut revenue :

— Ah oui, on demande *kiesseki*, pour trouver le sujet du verbe !

Ensuite, d'un air professoral :

— Ben tu vois, si tu veux devenir un bon Français, il faut bien parler notre langue !

Tous ses conseils étaient stockés dans ma mémoire. Je ne lâchais rien, surtout pas le nom d'Albert Einstein qu'il prononçait avec un accent allemand, *Alberte Aïnstaine*, à cause des deux ans de travail obligatoire passés à Cologne pendant la guerre, la ville du parfum de ma mère.

Devant l'étendue de son génie, les gamins du gourbi étaient béats, mais aucun n'ignorait qu'à n'importe quelle question, il répondait « Einstein ». Près d'un portrait de sa femme regrettée, Mauricette, il y avait la photo du savant collée au mur, devant laquelle il se palpait le cuir chevelu,

fier d'avoir la même coupe que lui. « Faire bonne figure se joue d'abord dans la coiffure ! », assénait-il.

J'adorais la coupe de cette phrase.

Dès les premières heures, mon père avait vu que l'arrivée de la télévision chez M'sieur Simon affaiblissait son autorité. Le pire était qu'il n'arrivait pas à prononcer ce mot tordu, télévision. Il le remplaçait par « La Chose » ou bien *tilifizioune*. Mais chaque fois qu'il s'aventurait à le dire en langue coloniale, ses enfants se foutaient de lui. Il devenait la risée de ses propres sujets, lui, le sage, qui était chez nous un chef vénéré et craint. Voilà qu'ils se moquaient de lui parce qu'il torturait la langue des envahisseurs. Un comble. Il commença vraiment à tiquer quand, chaque soir après l'école, il me voyait arriver à la maison, jeter mon cartable dans un coin et courir à toute berzingue chez le voisin pour suivre mon feuilleton télévisé préféré, *Rintintin*. Il avait raison d'être inquiet. Hypnotisé, je me couchais à ses pattes aux premiers jappements, envoûté par ses exploits dans la garnison pleine de soldats aux splendides costumes. À la fin de chaque épisode, soulevé par une fièvre de cheval, je sortais dans la cour de notre gourbi sur un mustang imaginaire, me fouettais la cuisse, « Yeah! Yeah! », hennissant à m'en déchirer les cordes vocales.

Certains avaient découvert l'Amérique en 1492 en bateau, moi c'était en 1967 à la télévision.

Ce fabuleux pays était le mien.

On me prenait pour un simple d'esprit. Certains souriaient, d'autres moins, tel mon père qui hallucinait devant ma mue, convaincu que l'écran avait capturé mon âme et pris mon scalp. Que je m'identifie aux soldats blancs lui déplaisait. En effet, contre les Yankees, il avait clairement pris le parti des Indiens, à cause de leurs visages tatoués pareils à ceux des femmes de notre tribu. Apaches, Sioux, Cherokees, Navajos nous ressemblaient, par conséquent, ils ne pouvaient être sanguinaires comme dans le stupide feuilleton. Mais surtout, il posait la question : qu'est-ce que les colons blancs étaient allés foutre chez eux, sur leurs terres, hein ?

Monsieur Amine Ajaar n'était jamais allé à l'école, mais il n'aimait pas qu'on le prenne pour un bourricot. Du chien Rintintin, il avait bien noté avec dégoût que les Américains dégénérés avaient fait un héros partageant leur repas, à leur table, et peut-être même la couche de leurs femmes. Il trouvait cela rebutant et promettait ces pervers à feu de l'enfer.

L'arrivée de *La Chose* dans notre gourbi le conduisit peu à peu à cogiter en profondeur. On le vit longtemps déambuler et philosopher le soir, tel un péripatéticien en djellaba, mains croisées dans le dos. Il conversait avec le ciel. Il se demandait s'il n'était pas temps de rentrer au pays d'origine afin de sauvegarder les braises de culture authentique qu'il nous restait encore. Ses enfants partaient en cacahuètes, entre la France et l'Amérique. Tant et si bien qu'un beau matin, ses

réflexions l'amènèrent à une synthèse : *la tilifizioune, le tilifoune, le gramouphoune, l'électricité...* toutes ces nouvelles *salouprix* n'apporteraient que des épreuves aux siens. Seules deux exceptions valaient sa considération, le transistor Philips qui lui livrait les nouvelles du Président Abdel Nasser, ainsi que sa mobylette *Bijou*, qui l'emmenait au travail sans jamais défaillir. Le reste, il fallait s'en débarrasser, sous peine de crevaison culturelle.

Alors, pour m'exorciser de *Rintintin*, il me sortit le grand jeu et me récita un soir une règle tirée du Coran : «Celui qui prend un chien pour autre chose que la chasse ou la garde des troupeaux, alors le salaire de ses bonnes actions diminue chaque jour de deux mesures». J'en compris qu'on perdait du crédit à cause des chiens. Si je continuais à me souiller avec *Rintintin*, je m'éloignerais à jamais du Paradis et finirais dans la mare aux cochons.

Toutefois, au fil des jours, le Livre Saint ayant montré son inefficacité contre ma passion télévisuelle, Grand Chef Ajaar promulgua une loi d'exception : interdiction formelle de retourner chez M'sieur Simon. Il alla même jusqu'à émettre une fatwa, *Naadine li Zaméricains!* \*

J'en étais malade. «Papa, pourquoi? Pourquoi?»

Salive, morve et larmes, tout se mélangeait dans mes eaux d'évacuation. En vain. Son silence était en béton armé.

— Donne-moi une raison, s'il te plaît. Une seule. Après, je te laisse tranquille.

---

\* Littéralement «Connards d'Américains!»

Il faisait le mur pour m'ignorer. Il n'était pas maçon pour rien.

— Si tu ne me parles pas, je me tue!

Aucun effet. Je pouvais me suicider tous les jours si je voulais, ça ne lui soulevait pas un poil. J'avais donc intérêt à m'écraser. Ce ne fut pas le cas, car avec moi, les choses n'étaient jamais simples. J'étais excessif, têtu et caractériel. Je ne relâchais pas la pression. Une nuit, la veille de mon suicide, j'écrivis sur mon carnet une note confidentielle : *Cachets ou corde, on verra demain. Mais pourvu que Nabil arrive à mon secours avant la levée du jour.* Cependant, le lendemain vint et, ô malheur, ce fut pour rien. La nuit n'avait porté conseil à personne. Peut-être parce que j'avais écrit «la levée du jour» au lieu de «lever du jour». Coincé dans mon propre piège, pour éviter le ridicule, j'étais contraint d'agir. Si mon projet tombait à l'eau, j'étais cuit pour toute la vie.

Mon cou étant fragile et, craignant les nœuds coulants, je choisis l'option «cachets». Je préparai donc une potion avec des tubes d'aspirine périmés que je collectionnais, ravi à l'idée que ça allait bien embêter mon père d'avoir eu un fils prometteur victime de son régime nazi. On mentionnerait son nom dans les journaux, sur *La Voix du Caire*. Grâce au téléphone arabe, l'information parviendrait aux oreilles du Sphinx, le Président Jamal Abdel Nasser, qui interdirait aux ondes de sa radio d'alimenter le transistor de mon père.

Les yeux rouges et vides, je fis mes adieux à ma mère, tandis qu'elle s'acharnait à passer un fil dans un trou

d'aiguille pour coudre des fleurs multicolores sur une taie d'oreiller. Elle l'humecta de salive, le présenta en tremblant devant l'aiguille et râla quand il passa à côté. Elle répéta deux fois l'opération avant de pivoter vers moi, «Ah tiens, tu es là? Où vas-tu?» Lorsque je lui avouai mon dessein morbide, elle souleva une paupière, «T'es pressé?» Sa question m'arrêta net. C'était vrai, après tout je n'étais pas si pressé que ça. Elle me proposa de retarder mon exécution, car elle devait m'instruire de quelque chose à propos de son mari, cet inconnu. «Viens près de moi», dit-elle en posant son attirail de couture. Elle me couvrit de ses bras et commença à m'ouvrir son cœur. «Ce n'est pas seulement Rintintin qui rend ton père méchant...» Intrigué, je la pressai de me raconter, parce que j'avais rendez-vous avec la mort, avant la nuit. Elle balança: «C'est à cause de la guerre des Français. Les colons».

Elle révéla sans haine, qu'un jour, des paras pourchassant des partisans du FLN avaient défoncé le village à coup de crosse, écrasé des moutons, des chèvres, renversé les jarres d'olive et d'eau, empoisonné les puits, criant à tue-tête, «Tuez tous ces *Fells!*» Elle se souvenait encore des hélicoptères qui hachaient les airs et vomissaient des renforts sur les montagnes. Ils avaient arraché les robes des filles et des mères, photographié leurs tatouages, enchaîné et emmené les paysans. Ils avaient lancé leurs chiens contre la population. Un berger allemand avait mordu mon père à la joue. Le para l'avait appelé *Bigeard*. Après l'attaque,

mon père s'était muré dans un silence de cimetière. C'est pour ça qu'il n'apprit jamais la langue française, détestait les uniformes de soldats, de policiers et de gendarmes, les armes à feu et les Gauloises. Et surtout les chiens, comme ceux de nos voisins gitans qui le pourchassaient chaque matin quand il roulait sur *Bijou* en allant à l'usine. Il les maudissait tant, qu'il traitait les humains de «fils de chien!»

À mon tour, je me mis d'abord à m'en méfier, puis à les haïr. Je devins *canophile*. Chaque fois que j'en croisais un dans la rue, je me raidissais. Quand je marchais à côté de ma mère, je m'agrippais à sa robe. Quand c'était mon père, à sa jambe. Mais il n'aimait pas ça. Il me houspillait: «N'aie pas peur d'eux!», alors que c'était lui qui m'avait appris à les craindre. Pauvre papa qui m'aimait trop. Hélas pour moi, mon avenir était à lui et il tenait à le réussir coûte que coûte. J'étais une branche, lui mes racines. Il me protégerait de tout, des chiens, des filles, des copains et des enseignants à qui il faisait confiance qu'à moitié. Et pour ne pas laisser la France et ses chiens m'enlever à lui, dès qu'il le pouvait, il venait me chercher à la sortie de l'école sur sa mobylette *Bijou* et me ramenait à la maison, sous les railleries de mes camarades. «Hé Samir, elle a combien de chevaux, la mob de ton vioque?»

Le hasard n'existait pas chez nous. Mon destin avait été tracé par les dieux. C'était ainsi, un *zahar*. «Une chance», littéralement, dans la langue originelle. N'avaient-ils pas choisi comme nom de l'école où je fis mes premiers pas dans la langue française, Saint-Exupéry, celui de l'aviateur de la place Bellecour? Sans lui, jamais je n'aurais décollé dans mes études, car il était l'un des nôtres. C'est madame Carnot, ma prof, amoureuse de mes cheveux bouclés, qui me l'avait susurré en m'apprenant que l'illustre homme dessinait partout des moutons. Il en voyait même dans les nuages qu'il survolait. Le soir même, après avoir rapporté l'information à mon père et résumé *Le Petit Prince*, il avait aussitôt vénéré l'écrivain, persuadé qu'il faisait le ramadan et égorgeait le mouton pour l'Aïd. Il le surnomma *Radouane de Satan Xoubiry*. À partir de là, il remit mon destin à madame Carnot, clés en main. J'avais compris que je n'étais pas sorti de l'auberge, avec un père pareil. Ça m'avait mis la honte. Je me sentais diminué. À cause de lui, je risquais d'avoir dix ans à vie.

L'année 1968 fut celle des grandes épreuves pour les Ajaar. Nous avons quitté le gourbi que des crues exceptionnelles du Rhône avaient emporté. Ou plutôt, c'est le gourbi qui nous avait quittés, car c'est cette impression que j'avais ressentie en voyant le linge suspendu aux fils, flottant au vent... Nos propres draps qui mettaient les voiles! Nous étions nus. À vif. Il ne nous restait plus rien. Ma mère regardait ses biens se dilapider dans le courant et se lacérait les joues, gémissant des «Qu'est-ce qu'on va devenir?» Mon père devait penser à ce moment-là que l'heure était venue de rentrer au pays, puisque le sort en avait décidé ainsi.

Le Rhône nous avait tout pris, sauf à moi. Sur les hauteurs, j'avais en effet construit une cabane dans le châtaignier, ma résidence secondaire où j'avais même installé la vieille télé de M'sieur Simon que j'avais récupérée. Tous les jeudis, je plongeais ma tête dedans pour présenter en direct *La Séquence du Spectateur* à mes frères et sœurs assis sur des cartons. J'étais Américain, Rintintin, Rusty et Zorro. Personne ne montait à cheval mieux que moi dans la contrée. Je parlais une langue étrangère, faite de mots importés du Lac Ontario et des marécages de Caroline du Sud, que je ne comprenais pas, *outlaws, squaw, trappers, mustang, almighty god...*

Après deux ou trois jours de camping sauvage, au cours desquels je passais beaucoup de temps dans ma résidence

privée, devantant le projet de retour de mon père, le maire de Lyon, Monsieur Pradel, nous proposa, après la grande crue, de camper avec les Gitans sur un terrain vague. En attendant. On ne pouvait pas refuser. C'était le seul moyen de continuer à fréquenter l'école Saint-Exupéry. Des caravanes blanches furent mises à notre disposition. Au milieu des Gitans, j'appris leur langue avec tous ces mots qui se terminaient par *ave*, comme *chourave*, *balnave*, *nachave*, *marave*, *dicave*, les mots *gadji*, *gadjo*, *tchourine*, *minch*, leurs mœurs, leur culture de nomade. À la fin, je n'avais plus peur d'eux.

Des bonnes sœurs catholiques nous apportèrent du réconfort, des vêtements et de la nourriture pendant notre séjour entre deux eaux. Ma mère reprit des couleurs. Par la suite, on nous trouva un logement en ville dans un immeuble humide et exigü, mais avec un cadeau surprise : une télévision. En état de marche. C'était celle que le propriétaire avait laissée dans l'appartement parmi ses effets personnels en vrac, car il avait fui dans la précipitation.

## 7

La télévision ! Évidemment, c'est sur *La Chose* qu'avec mes frères et sœurs, nous nous étions polarisés à l'arrivée dans notre nouveau logis. Un cadeau du ciel. Mon père, bien sûr, vira de l'œil. Au bout de quelques jours, il constata que même mes sœurs, hypnotisées par la diablerie, ne l'écoutaient plus lorsqu'il commandait ses babouches et son café. Une lave s'écoulait de ses narines. Il s'en voulait de ne pas avoir profité de la crue du Rhône pour rentrer au pays et sauver l'avenir des siens. J'étais le seul vulcanologue capable de flairer l'imminence d'une éruption.

En fait, d'éruption il y en eut deux. La première survint le 6 avril de cette année 1968. Une secousse fissura notre cratère familial. Pour une cause inattendue et de faible envergure : quelques centimètres de tissu. Assis sur le canapé au milieu du salon, entre sa femme et ses enfants, mon père découvrit à la télé d'incroyables gazelles : les *Claudettes*. En body échancré, elles se trémoussaient autour d'un Égyptien d'Alexandrie, Claude François, survolté au rythme de *J'attendrai*. Le patriarche en fut tout retourné. Changea plusieurs fois de couleur en quelques minutes. On aurait dit une lampe au néon. Ses lèvres frémissaient nerveusement et faisaient bruisser sa moustache. Autour, nous avions honte de voir en famille ces lianes aussi nues qu'élancées se

dandiner sous nos yeux et qui étaient si belles, ô Seigneur ! Quand je serai grand, je m'imaginai déjà en épouser au moins une sur les quatre, la plus blonde d'entre elles. J'avais vu qu'elle me souriait à moi. Personnellement. Quelque chose passait entre nous.

Ma mère avait plaqué un drap sur sa tête et mes sœurs des coussins sur leurs visages. Moi, comme d'habitude dans ces cas-là, je cherchais Nabil pour me repérer. Il était prostré. Ses prunelles, sorties de leurs cavités, étaient scotchées à l'écran aussi solidement que des ventouses. Elles se délectaient du spectacle, bon sang. Les yeux de mon frère bandaient, ses pupilles montées sur ressorts jaillissaient des orbites. Il essayait de déboutonner sa braguette. Je lui mis des coups de coude dans les côtes pour le ramener sur terre, il ne réagissait pas, frappé d'amour. Jamais nous n'avions vu de Françaises fuselées de la sorte, avec des jambes aussi longues qui frôlaient leurs chevelures, des bras qui faisaient l'hélice autour de leurs poitrines encore plus érotiques que le reste de leur corps. Et quand elles se tournaient sur elles-mêmes, nous laissant voir leurs fesses presque nues, si bien dessinées, ô doux Jésus, qui faisaient trembler nos joues, comme j'avais envie de les mordiller, ô Allah.

Ce jour-là, je me rendis compte d'une poussée dans mon pantalon. Je devins un homme. Un muscle supplémentaire déforma ma géographie. Je bandais. J'étais paralysé à l'idée de voir cette chose ne jamais revenir à son état normal et d'être obligé de garder la main dessus en permanence pour la cacher. Affolé, je surveillais autour de moi si quelqu'un avait vu. Pas très loin, dans un autre monde, étouffant sous leur lingerie, ma mère et mes sœurs se dressèrent d'un seul jet et firent des sauts de grenouilles pour aller s'enfermer, qui dans la cuisine, qui dans la salle de bain. J'avais craint qu'elles aient vu ma chose.

Choqué, mon père se retira dans son alcôve, priant Allah de l'excuser de cette attaque satanique qu'il n'avait pas détectée dans ses radars. Sa maison était souillée, son toit mité. Sa famille anéantie. Les Français avaient réussi leur coup : nous pervertir. Il était le seul à avoir deviné leur nouveau plan de recolonisation. La télévision était leur vaisseau spatial. Son canal était beaucoup plus pernicieux que celui des parachutistes, des chars et des hélicoptères...

Le pauvre perdait pied. Il aurait dû rentrer au village après cette énième sermonce, mais il n'ignorait pas qu'il n'y avait pas d'espoir là-bas pour ses enfants, pas de travail, d'électricité, d'eau courante. Et les oliviers étaient morts de



leurs blessures. Alors ce soir-là, il tourna en rond dans la maison, emporté par le courroux du lion aveugle, avant de sortir s'enivrer d'air.

De retour, il retomba inexorablement sur le même diagnostic : «Ma vie, *li foutue! Salouprix de Satan Xoubiri.*»

Il acheta au *Mounouprix* un stock de bombes Fly-Tox.

Quelques temps plus tard, il acheta un talisman qui ne quitta plus ses doigts et fut victime d'une petite paralysie faciale qui vrilla sa bouche, côté cicatrice. Son moral s'affaissa, pareil à un pneu crevé.

Il perdit définitivement l'autre pédale, quand un jour, il apprit par la télé qu'un homme noir combattant pour l'égalité, Martin Luther King, avait été assassiné en Amérique. Ce fut un choc, comme si on avait tué un proche. Si dans ce pays, on tuait même des gens vus à la télé, alors c'est qu'il était vraiment maudit!

Depuis ce meurtre, son aversion pour la chose maléfique enfla maladivement. Une armée le poursuivait dans sa tête, des hélicoptères le traquaient. Un jour, prédit-il, ces Américains viendraient par les câbles du téléviseur *Nous* enfumer. Et de son intuition, il tira une déduction :

— Einstein est juif !

Il l'accusa d'avoir fait gagner les Israéliens en 1967 avec ses yeux vicieux et ses cheveux hystériques.

De fil en aiguille, ses soupçons se portèrent sur M'sieur Simon que nous n'avions plus vu depuis longtemps. Il le suspectait d'avoir voulu nous convertir au judaïsme avec

sa *tilifizioune*. À force de gamberger, une évidence lui avait sauté aux yeux :

— Simon ! N'est-ce pas un nom juif, ça aussi ?

Alors il cassa en deux tous les disques vinyles d'Enrico Macias que nous avions à la maison et que nous écoutions sur le mange-disque. Y compris ceux qu'il adorait, *Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays et J'ai quitté mon pays*. Chaque fois qu'il les écoutait, il pleurait.

Cette année-là, l'assassinat de Martin Luther King éloigna mon père d'Einstein, de M'sieur Simon et du boucher juif de notre quartier, alors qu'il m'affecta l'épiderme et fit de moi un Noir américain. Je devins un *Black Panther*. Dans les tourments de mes nuits, à la Nouvelle-Orléans, je chantais du *blues* avec mes frères, suant au milieu des champs de coton.

Puis, une seconde éruption aggrava les choses en 1968. Cette fois, à cause de Daniel Cohn-Bendit, le jeune rouquin aux yeux couleur du ciel, qui appelait à la Révolution. Je l'aimais beaucoup, *cestuy-là*, parce que grâce à lui, les vacances d'été avaient duré de mai à septembre. Ça rendait fou mon père. Il m'obligeait à aller quand même à l'école qui était fermée, en me recommandant d'éviter les affrontements de rues entre étudiants et policiers. Fallait pas se mêler des affaires des Français. Il semblait sur la lune, à cause du mariage de mes sœurs qui privait notre famille d'une main-d'œuvre dévouée et bon marché, mais aussi de Nabil, qui, à force de mater les *Claudettes* à la télé, voulait aussi se marier de toute urgence...

Ensuite, vint l'année 1969, celle de l'apoplexie. Le 21 juillet à trois heures quatorze, une seconde réplique du séisme fit trembler nos murs. Elle fissa ce qui restait de *Nous*. Ce matin-là, nous étions réunis face à la télé. Notre père se catapulte hors de son lit et atterrit au milieu du salon, en caleçon, massette de maçon au poing, genoux fléchis et beugla, «Maintenant *ça soufi li couneries!*» Sans la débrancher de la prise électrique, il saisit la télé à bout de bras et la brisa en miettes. Les débris giclèrent, me blessant à la joue droite, les lampes du poste explosèrent, des étincelles crépitèrent, des fumées s'échappèrent des circuits et le *tube cathodique* rendit l'âme. Après quoi, le vieux balança le tout au vide-ordures collectif de l'immeuble.

Car ce 21 juillet, les Américains voulaient nous entourlouper avec leur foutaise mondiale. Ils annoncèrent qu'ils avaient marché sur la Lune! La planète entière les avait crus. Sauf mon père, bien sûr. Son septième sens lui avait permis de repérer un indice suspect. La marque de la télé qu'il avait fracturée: *La Voix de son Maître*. Cette indication sur le côté bas lui inspirait la plus grande méfiance à cause du chien sur le dessin qui écoutait le haut-parleur. Comment un vulgaire animal pouvait-il prêter l'oreille à un gramophone? Il m'avait forcé de lui traduire en arabe le nom de la télé, ce que je trouvais ridicule. Ensuite, il demanda pourquoi les

Français avaient dessiné un chien. Était-ce simplement notre télé qui portait ce signe maléfique et pas celles des autres ? Je n'en savais rien du tout, mais il me prit quand même pour un fieffé menteur, plongea dans un délire, repartit en pleine guerre d'Algérie, fuyant des paras qui chassaient du Fellagha, cassa une lampe, criant qu'il n'avait plus de maître, jamais de maître, que la seule voix qu'il respectait était celle du divin, il était un homme libre qui savait que les machiavels concepteurs de *La Chose* avec Einstein, M'sieur Simon et Daniel Cohn-Bendit avaient monté un complot : coloniser nos cerveaux et nous faire avaler des saucisses de porc travesties en merguez de mouton, pour nous engraisser comme des cochons.

Il fit son réquisitoire d'un trait et sans respirer, nous laissant tous hagards.

Ce fut son baroud d'honneur. Il laissa des lésions dans mon cœur tout frais : le 21 juillet 1969, je n'avais pas pu admirer Neil Armstrong qui posait le pied sur la Lune parce que mon père avait détruit le poste avant l'alunissage.

Après ça, ayant déjoué la conspiration, il se proclama envoyé de Dieu, alors que rien ne prouvait que Dieu n'avait pas la télé chez Lui.

Ulcéré, il ne me restait plus que sa mort en guise d'apaisement. Je lui avais alors lancé :

— Chien de père !

Tout le monde avait été tétanisé par mon attaque. On attendait la déflagration d'un instant à l'autre. Comme

d'habitude, il allait défaire sa ceinture et on en connaissait un dont la tête verrait passer pas mal d'étoiles et de lunes cabossées... Il s'approcha de moi, les nerfs à vif, joignit ses mains en tenaille près de mon cou. Il préparait l'étrangement le plus sanglant de notre histoire familiale. Je vis de près ses doigts boursoufflés de maçon. Dessus, couraient des rivières tortueuses, striées par des coupures, des lacs vides, des volcans éteints, qui dessinaient une carte géographique accidentée. Il fixait mon cou et dut revoir le chien mordre sa joue pendant la guerre, ce qui expliquait pourquoi il resta suspendu à son mouvement. J'attendis. Les autres aussi. Finalement, il se retira. J'étais gracié.

Toute ma vie, j'allais regretter ces mots qui blessèrent mon père à mort. Je l'avais humilié en public. J'avais abusé de son excès d'amour pour moi, parce qu'il ne me battait jamais. Alors, il s'était réfugié dans son tunnel, en se mordant les dents. Longtemps je me mordis aussi les miennes, maudissant ma langue et mes cordes vocales qui avaient catapulté la salve irrétractable. *Chez Nous*, l'expression orale était une valeur précieuse. Personne ne proférait d'injures. Sauf mon père. De nuit.